

## **À propos de « La plaine Saint-Denis » et « Salons Ovales de Florence» de Comarmond.**

### **Texte de Sylvaine Bulle<sup>1</sup>, janvier 2004.**

Ces images font partie d'un travail patient de décryptage des faits territoriaux dans les mondes contemporains, que nous appelons mondes nouveaux : ici des populations migrantes, déplacés, exilés, diasporisées, désormais entre deux mondes.

Simplement la photographie n'entreprend pas ici de regarder la réalité comme un document, comme «un monument» quand il s'agit d'explorer des paysages, des rites, des objets. Car ce serait sans compter sur une part d'imaginaire. Florence de Comarmond construit à partir d'une expérience sensible un espace existentiel qui lui est propre. Il y a bien un réel intérêt pour les espaces ordinaires, les identités culturelles invisibles ou infimes qui apparaissent dans le creux des dispositifs géopolitiques. Nous parlons ici de l'invisibilité de citoyens sans papiers, des reconstitutions intimes au jour le jour d'un territoire d'origine, pour ceux de ces habitants photographiés avec des objets et des preuves de leur appartenance au monde. Tout ceci relève d'une sorte d'anthropologie du quotidien. La photographie entreprend sur un mode discursif et formel qui lui est propre, ce que d'autres entreprennent à partir de l'observation sociale. On pense à ceux qui dans l'anthropologie critique comme Appadurai ou Clifford<sup>2</sup> développent des travaux significatifs sur ces identités plurielles et hybrides apparaissant dans les contextes postcoloniaux, dans le contexte du marché mondial de la globalisation, de l'extrême mobilité des flux, du franchissement des frontières des états nations. Car on sait bien que dans l'exil, le déplacé, le migrant reconstitue son monde d'origine, sa terre patrie, son foyer dans les lieux de sa déterritorialisation (métropoles espaces vacants) et appropriées et dans des pratiques imaginaires. La terre patrie peut être évoquée dans des rituels reconstitués.

« La terre est étroite quand on l'habite, elle devient immense quand on la quitte » selon la belle expression du poète déraciné Mahmoud Darwish<sup>3</sup>. C'est en cela

que ce travail doit être regardé : il active la présence d'une communauté imaginée, imaginaire, quelquefois construite comme l'indigène vu par le pouvoir colonial, les communautés africaines et leurs rites cosmogamiques reconstitués. Il s'agit bien ici d'une expérience poétique et relationnelle. La photographie restitue bien au-delà d'objets, de témoignages, au delà de formes constitutives d'un espace social, des paysages intimes et intérieurs, des horizons et des ouvertures infinies : ici l'intimité d'une relation aux fétiches et aux rituels, la puissance d'évocation d'une noix de coco et la description mi-réelle mi-imaginale de la Plaine Saint-Denis ; là encore le regard de jeunes enfants assis dans les fauteuils des anciens maîtres, les tableaux coloniaux figurant l'indigène et la séduction de leurs corps.

Tout cela articule proche et lointain. Tout se passe comme si nous découvrions ce qui est caché et qui se révèle étrange. Alors la photographie n'est pas simplement expressionniste et culturelle. Elle révèle un espace ou plutôt des langages sur l'espace plus profonds que ceux de la description, du récit, pour ne pas dire du document. Ce rapport étonnamment existentiel au choses dépasse évidemment le cadre de l'énonciation politique. Le sol épais du Musée d'Arts d'Afrique et d'Océanie ou de la Plaine saint Denis, les formes bien réelles et chargées de significations politiques, historiques d'un stade, d'une église, d'un musée se charge d'un sens poétique et phénoménologique.

L'auteur le dit, elle veut être du côté du fantasque : « Le document contient souvent du fantastique, une bizarrerie. À partir de ces séries génériques de documents, je crée des digressions qui peuvent prendre d'autres formes plastiques. Ici le fantastique est retenu par le document (le document le maintien dans une retenue), il n'est pas en concurrence avec le document mais en synergie. C'est aussi une manière de présenter au public ce que le document a révélé pour moi du monde présent ou passé. C'est une présentation qui peut être très sobre et parfois s'approcher de l'abstraction et s'éloigner de la captation du regard pour aller vers une figuration très schématique en passant donc aussi par l'écrit, le son... ». Nous dirions du côté du lointain de l'éclatement, du rêve ; par opposition à l'espace centré et sûr du repérage, de l'image document.

1 - Sylvaine Bulle est sociologue, historienne (EHESS, Institut Français du Proche Orient). Mène des travaux sur la transcription urbaine des faits contemporains, guerres, métropolisation, globalisation, trans-urbanisme dans les métropoles du Sud (Dakar, le Caire, Jérusalem Téhéran, Rio de Janeiro).

2- Auteurs respectivement de Après le Colonialisme, Payot, 2001 et Malaise dans la culture, ensba, 1996.

3 - dans La Palestine comme métaphore, Actes Sud, Sindbad, Arles 1997, 189 p.